



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

TOME 116
2014 – N°2

LES ACROSTICHES DE DENYS À LA LUMIÈRE DE LA STRUCTURE
DE SA *PÉRIÉGÈSE*
POUR UNE LECTURE CARTOGRAPHIQUE

Sibyllae

Didier MARCOTTE*

Résumé. – Les acrostiches de Denys le Périégète constituent un *unicum* par leur nombre et leur longueur. Leur relation entre eux et au contexte dans lequel ils apparaissent n’a jamais encore été expliquée. Cet article procède à un nouvel examen de la structure et de la méthode de la *Description du monde* de Denys et propose d’interpréter les acrostiches en rapport avec les itinéraires maritimes qui y sont décrits et avec la carte à laquelle Denys se réfère implicitement.

Abstract. – The acrostics of Dionysius Periegetes stand out from the tradition of Roman and Alexandrine poetry because of their complexity and length. The links that connect these acrostics to each other as well as to the context in which they appear have not been explained yet. The present article proceeds to a new investigation of the structure and method used by Dionysius in his *World Description*. It offers an interpretation of the acrostics based on the maritime itineraries described by the *Periegesis* and on the map it implicitly refers to.

Mots-clés. – Denys le Périégète, poésie savante alexandrine, acrostiches, géographie antique, cartographie, littérature nautique, Aratos, Ératosthène.

* Université de Reims, Institut Universitaire de France ; didier.marcotte@univ-reims.fr

Diogène Laërce rapporte l'histoire d'une supercherie littéraire dont aurait été victime Héraclide Pontique¹. Dans l'un de ses ouvrages, ce philosophe du Lycée, qui appartenait à la première génération des élèves d'Aristote, avait imprudemment cité comme authentique une tragédie qui circulait sous le nom de Sophocle, alors qu'elle avait été composée de fraîche date par un certain Dionysios d'Héraclée². Ce dernier, appelé aussi *Métathéménos* (« le converti » ou « le transfuge »), en raison de son passage radical et insolite du stoïcisme à l'hédonisme, avait glissé dans le drame écrit par lui, sous la forme d'un acrostiche (παραστιχίς), le nom de son mignon, Pankalos. Il attira sur ce fait l'attention du philosophe abusé, qui ne put cependant admettre l'hypothèse d'un faux et préféra attribuer au hasard la présence du nom invoqué comme indice par son contradicteur.

Pour l'objet qui va nous occuper ici, l'anecdote est instructive à double titre. Elle illustre d'abord une des fonctions types de l'acrostiche, qui peut opérer en l'occurrence comme une signature ou comme une *sphragis* quelconque³ ; tel est, par exemple, le rôle de l'acrostiche que Nicandre a caché dans ses *Thériaques* et qu'Edgard Lobel y a retrouvé⁴. Mais l'histoire montre aussi qu'un acrostiche peut être fortuit ou, en tout cas, être réputé tel, notamment si sa longueur est modeste et si le contexte dans lequel il apparaît n'éclaire pas vraiment sa présence. C'est le cas du mot ΛΕΥΚΗ formé par les cinq premiers vers du chant XXIV de l'*Illiade*, et dans lequel Eustathe de Thessalonique, au XII^e siècle, reconnaissait justement un effet du hasard⁵. Repéré sans doute de bonne heure par des lecteurs d'Homère amateurs de divertissements littéraires, il a fait l'objet d'une imitation, consciente celle-là, chez Aratos, dans un passage des *Phénomènes*, où les pronostics à tirer d'une lune à son premier croissant, quand elle est encore *fine*, sont introduits par l'adjectif λεπτή (« fine »), répété en acrostiche (v. 783-787) ; comme l'a bien vu Jean-Marie Jacques, son découvreur, le mot clé a la même structure morphologique et la même prosodie que son lointain modèle épique⁶. Chez Aratos, c'est précisément le lien étroit de l'acrostiche avec son environnement qui faisait sa marque de garantie, un lien que ne pouvait établir avec la même évidence Dionysios d'Héraclée pour revendiquer la paternité de son faux. À cela s'ajoute que, par le mot λεπτή, Aratos dépassait le simple jeu de l'allusion

1. Diog. Laert. V, 92 = Héracl. Pont. fr. 13a Wehrli.

2. Dion. Heracl., fr. 425 v. Arnim (*SVF* I, p. 93).

3. La bibliographie consacrée aux acrostiches dans la littérature antique est considérable et il n'est pas dans le propos de cet article de théoriser sur le genre. On se limitera donc à signaler les contributions les plus significatives pour la formulation de la problématique envisagée ici et pour l'empan de la matière traitée. Restent fondamentales les études généralistes d'E. VOGT, « Das Akrostichon in der griechischen Literatur », *A&A* 13, 1967, p. 80-95 ; E. COURTNEY, « Greek and Latin acrostichs », *Philologus* 134, 1990, p. 3-13 ; C. LUZ, *Technopaignia. Formspiele in der griechischen Dichtung*, Leyde-Boston 2010, p. 1-78.

4. E. LOBEL, « Nicander's signature », *CQ* 22, 1928, p. 114.

5. Eust., *Comm. in Il.* XXIV, 1-5 (IV, p. 856, 3-6 van der Valk = 1335, 29-32 Rom.).

6. Cf. J.-M. JACQUES, « Sur un acrostiche d'Aratos (Phén., 783-787) », *REA* 62, 1960, p. 48-61.

à Homère : il chargeait le terme d'une signification double (« fine » et « subtile, finement travaillée ») et affichait, par son truchement, son appartenance à l'esthétique nouvelle de la *leptotès*⁷. L'acrostiche avait donc aussi, chez lui, une valeur programmatique.

Le cas de Denys le Périégète est à lui seul significatif des différents problèmes d'interprétation qu'un acrostiche peut poser à la critique : celui de sa finalité et de sa portée herméneutique ; celui de sa place dans le poème et de son rapport au contexte ; celui de ses modèles et de son inscription dans une tradition savante. Il est aussi, d'une certaine façon, exemplaire du genre sur le plan quantitatif, par le nombre d'acrostiches qui ont été repérés dans le texte, trois au total, et la longueur inédite des séquences de vers que ceux-ci enchaînent, quarante-sept au moins. Il amène en conséquence une difficulté supplémentaire, celle de la relation qu'entretiennent entre eux les trois acrostiches en question, étirés sur près de quatre cents vers. Dans un poème d'à peine 1184 vers⁸, au contenu notoirement dense et allusif tout à la fois, le problème est crucial, parce qu'il affecte largement l'architecture de l'ensemble, mais, comme tel, il n'a guère été abordé jusqu'à présent. Dans les pages qui suivent, on tentera d'y répondre par un examen de la structure des passages concernés, dont il importerait d'analyser à chaque fois le contexte, et on proposera des acrostiches une interprétation nouvelle, à portée cartographique.

La *Périégèse*, ou *Description de la terre habitée*, de Denys a suscité de bonne heure une abondante production de paraphrases, de commentaires et de scholies, qui font de son corpus un des plus substantiels de la littérature poétique grecque. Dans la chaîne des témoins majeurs se signalent notamment Avienus, auteur vers 360 d'une adaptation métrique assez libre⁹, Priscien de Césarée, dont la traduction de Denys est datable autour de 520¹⁰, et Eustathe de Thessalonique, dont le commentaire est nourri d'un riche matériau de scholies anciennes, certaines remontant à l'Antiquité tardive¹¹. Comme les *Thériaques* de Nicandre, la *Périégèse* nous a été transmise par un nombre important de manuscrits, plus de cent cinquante au total, dont cinq sont datables des X^e et XI^e siècles, fait exceptionnel pour un poète grec¹². Dans ces manuscrits, elle est attribuée formellement à Dionysios et le nom de ce dernier peut aussi,

7. Comme l'a remarqué J.-M. JACQUES, *ibid.* ; sur la place d'Aratos dans cette tradition, voir aussi W. LUDWIG, « Die Phainomena Arats als hellenistische Dichtung », *Hermes* 91, 1963, p. 425-448.

8. Dans son état actuel, le texte de la *Périégèse* compte 1186 vers, dont deux sont manifestement interpolés (v. 118 et 917), mais un accident ancien, survenu avant la formation de l'archétype de la tradition manuscrite, l'a privé de plusieurs vers dans la description de la Syrie ; voir D. MARCOTTE, « Avienus, témoin de Julien. Pour une interprétation et une datation nouvelles de la *Descriptio orbis terrae* », *REL* 78, 2000, p. 195-211.

9. Édition A. A. RASCHIERI, *L'Orbis Terrae di Avieno*, Rome 2010.

10. Édition P. VAN DE WOESTIJNE, *La Périégèse de Priscien. Édition critique*, Bruges 1953.

11. Édition C. MÜLLER, *Geographi Graeci minores*, II, Paris 1861, p. 201-407 (désormais *GGM* II).

12. Sur les manuscrits de Denys, voir le répertoire, presque complet, d'I. O. TSAVARI, *Histoire du texte de la Description de la Terre de Denys le Périégète*, Ioannina 1990 ; assorti des critiques de M. D. REEVE, « Some Manuscripts of Dionysius the Periegete », *Illinois Classical Studies* 19, 1994, p. 209-220.

dans le titre, être accompagné de l'ethnique *Alexandreu*¹³. De surcroît, nombre de manuscrits offrent également, avant le texte même ou en tête de l'appareil de notes marginales, une vie du poète, où sa patrie, Alexandrie d'Égypte, est souvent expressément indiquée¹⁴. L'information est confirmée par la *Vita Chisiana*¹⁵ et, de manière indirecte, par le commentaire d'Eustathe, où le poète est qualifié de *Libys*¹⁶. Quand enfin le texte connut en Occident un regain de faveur, au début du Quattrocento, l'érudition a consacré le nom de *Dionysius Afer*, qui a été en usage jusqu'au début du XVII^e siècle¹⁷, ou de *Dionysius Alexandrinus*, qui est resté concurrent de celui de *Dionysius Periegetes* (ou *Periegeta*) jusqu'à l'édition standard de Carl Müller¹⁸.

En considérant ces faits, on peut donc dire que l'attribution de la *Périégèse* à un Dionysios d'Alexandrie, si elle n'est pas partagée dans les mêmes termes par tous les témoins de ce texte, a été assez largement admise et n'a jamais constitué en soi une difficulté. En revanche, la date

13. L'ethnique n'apparaît dans le titre qu'à partir de la fin du XII^e s.

14. Le patronyme de l'auteur, « fils de Dionysios d'Alexandrie », figure aussi dans les *vitae* des plus anciens manuscrits ; ainsi le *Parisinus suppl. gr.* 388 (A) et le *Paris. gr.* 2771 (B), tous deux du X^e s. D'autres *vitae* donnent le patronyme *Dionos*, « fils de Dion ».

15. La *Vita Chisiana*, ainsi nommée parce qu'elle est conservée dans le manuscrit du Vatican, Chigi R.IV.20 (s. XIV), renferme un matériau d'époque tardo-antique. Éd. R. KASSEL « Antimachos in der Vita Chisiana des Dionysios Periegetes » dans *Catalepton. Festschrift für Bernhard Wyss zum 80. Geburtstag*, éd. C. v. SCHÄUBLIN, Bâle 1985, p. 69-76 (rééd. in *Id.*, *Kleine Schriften*, éd. H. G. NESSELRATH, Berlin-New York 1991, p. 403-411) ; on a une traduction commentée de cette *vita* par E. AMATO, *Dionisio di Alessandria. Descrizione della Terra abitata*, Milan 2005, p. 284-291 et 301-305. Une notice de la *Souda*, consacrée à un *Dionysios Alexandreu*, fils de Glaukon et bibliothécaire à Alexandrie (Δ 1173 Adler), pourrait se rapporter au Périégète (ainsi selon A. KLOTZ, « Zu Dionysius Periegetes », *RhM* 64, 1909, p. 474-475) ; son activité y est datée d'entre les règnes de Néron et de Trajan, mais il ne se voit pas attribuer une *Periegesis*, au contraire de plusieurs autres homonymes, entre lesquels le lexicographe hésite pour attribuer le poème.

16. Eust., in *Dion. Per.*, 215, 7 Müller (qui dépend en bonne part de la *Vita Chisiana*). Le même ethnique se retrouve dans la *vita* de l'*Ambrosianus C 222 inf.*, copiée au XIII^e s. ou peut-être même à la fin du XII^e s. selon C. M. MAZZUCCHI, « Ambrosianus C 222 inf. (Graecus 886) : il codice e il suo autore », *Aevum* 77, 2003, p. 263-275 ; *Id.* 78, 2004, p. 411-440.

17. Sur les éditions, traductions et commentaires du XV^e au XVII^e s., voir G. B. PARKS, F. E. CRANZ, « Dionysius Periegetes » dans *Catalogus translationum et commentariorum*, III, éd. F. E. KRANZ, P. O. KRISTELLER, Washington 1976, p. 21-61, et mon article « Dionysius Periegetes », *ibid.*, X, éd. G. DINKOVA-BRUUN, J. HANKINS et R. A. KASTER, Toronto 2014, p. 361-377.

18. C. MÜLLER, *GGM* II, p. 103-176. L'édition critique la plus récente, fondée sur une collation directe de la plupart des témoins primaires, est celle d'I. O. TSAVARI, *Διονυσίου Ἀλεξανδρέως οἰκουμένης περιήγησις. Κριτική ἔκδοσις*, Ioannina 1990, dont la base manuscrite est large, mais dont les principes éditoriaux n'ont pas été définis avec toute la rigueur nécessaire (voir les critiques formulées par M. D. REEVE, *art. cit. supra* n. 12) ; son texte a été repris par E. AMATO, cité *supra* n. 15, sauf en deux passages signalés p. 183. L'édition de K. BRODERSEN, *Dionysius von Alexandria. Das Lied von der Welt. Zweisprachige Ausgabe*, Hildesheim-Zürich-New York 1994, suit en général le texte du manuscrit A (*supra* n. 14). On suivra ici, sauf indication contraire, l'édition donnée récemment par J. L. LIGHTFOOT éd., *Dionysius Periegetes, Description of the Known World, with Introduction, Text, Translation, and Commentary*, Oxford 2014 (que son auteur, p. 197, qualifie de « unpretending ») ; d'une manière générale, on renverra à l'ample bibliographie qui l'accompagne, p. 537-548.

qu'il convenait d'assigner au poème est restée longtemps incertaine. Sur un point capital, au moins, on constate une grande unanimité : tous les commentateurs anciens l'ont rapportée à l'époque impériale ; ainsi l'auteur anonyme de la *Vita Chisiana*, qui se fonde sur le v. 355,

Ῥώμην τιμήσσαν, ἐμῶν μέγαν οἶκον ἀνάκτων,

« Rome que je vénère, haute demeure de mes souverains. »

Mais une partie d'entre eux marquent une préférence nette pour le début du Principat : « après Auguste » pour les uns¹⁹, « à l'époque de Néron » (c'est-à-dire Tibère ou Néron lui-même) pour d'autres²⁰. À ma connaissance, le premier à avoir proposé une datation à l'époque antonine a été l'humaniste romain Pomponio Leto, dans la brève notice biographique qui ouvre son commentaire à Denys, rédigé en marge de son édition de Priscien en 1497/98 ; en donnant une interprétation stricte du pluriel ἀνάκτων, au v. 355 déjà cité, il admet en effet que Denys a connu la dyarchie et le date en conséquence des années 161-169 (règne conjoint de Marc-Aurèle et de Lucius Verus)²¹.

C'est la découverte par Gustav Leue, en 1884, de deux acrostiches aux v. 112-134 et 513-532, qui a définitivement résolu la question²² : le premier, Διονυσίου τῶν ἐντὸς Φάρου, par une périphrase éloquent, mais quelque peu sibylline, confirmait l'origine du poète, tandis que le second, Θεὸς Ἑρμῆς ἐπὶ Ἀδριανοῦ, faisait de ce dernier un contemporain du renouveau des lettres grecques promu par Hadrien²³ et le montrait attaché au culte d'Hermès, dieu protecteur des interprètes et des voyageurs. Le même Leue tenta en 1925 de déceler dans la *Périégèse* les mots qui, toujours en acrostiche, auraient permis de faire le lien entre les deux séquences de 1884 : οἶς (v. 135-137) et τεχνοί (v. 264-259). Mais le second de ces mots n'était obtenu que par une correction gratuite au v. 259, destinée à créer un *iota* à l'initiale du vers, tandis que le premier n'était visiblement que le fruit du hasard. En conséquence, la postérité n'accorda que peu d'intérêt à ce nouvel essai²⁴.

19. Ainsi dans les *vitae* des manuscrits A et B (*supra* n. 14).

20. Notamment dans les *vitae* du *Vaticanus gr.* 902 (s. XIII) et de l'*Ambrosianus* (*supra* n. 16). Sur la signification politique du v. 355, voir J. L. LIGHTFOOT, *op. cit. supra* n. 18, p. 118.

21. Cf. D. MARCOTTE, « Un humaniste en atelier. Les études grecques de Pomponio Leto, à la lumière d'un témoin nouveau », *JS* 2012, p. 121-164 (p. 147-148).

22. G. LEUE, « Zeit und Heimath des Periegeten Dionysios », *Philologus* 42, 1884, p. 175-178.

23. Sur les traits de la *Périégèse* qui en rattachent la composition à l'époque d'Hadrien, voir E. BOWIE, « Denys d'Alexandrie. Un poète grec dans l'empire romain », *REA* 106, 2004, p. 177-185 ; E. AMATO, « Per la cronologia di Dionisio il Periegeta », *RPh* 77, 2003, p. 7-16. Voir aussi C. JACOB, « Θεὸς Ἑρμῆς ἐπὶ Ἀδριανοῦ. La mise en scène du pouvoir impérial dans la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie », *CCG* 2, 1991, p. 43-53. Il n'y a pas lieu de discuter ici l'occasion du poème ; pour une synthèse critique des différentes interprétations de la mention d'Hadrien et de l'invocation d'Hermès, on se reportera à J. L. LIGHTFOOT, *op. cit. supra* n. 18, p. 4-5 ; 378-379.

24. G. LEUE, « Noch einmal die Akrosticha in der Periegesis des Dionysios », *Hermes* 60, 1925, p. 367-368.

L'acrostiche découvert par Patrick Counillon en 1981 est de loin plus discret et plus énigmatique²⁵. Il se lit aux v. 307-311, où le poète décrit une île du Pont-Euxin située en face de l'embouchure du Borysthène (act. Dniepr) et appelée « Course d'Achille » (Ἀχιλλῆος δρόμος). Cette île, qu'il faut identifier avec la flèche littorale de Tendrovskaja Kosa, est qualifiée d'étroite et longue au v. 307, στεινὸν ὁμοῦ δολιχόν τε, et signalée en acrostiche comme στενή, selon un procédé qui, comme l'a observé P. Counillon, rappelle étroitement celui d'Aratos, avec le même type de signal linguistique dans le texte. Or, plus loin dans le poème, l'île en question est mentionnée à nouveau, sous le nom de Leukè cette fois (v. 543) et toujours à propos d'Achille, avec la même situation face au Borysthène. Appelée aussi « île des Héros », Leukè passait pour le lieu où Thétis aurait ramené la dépouille de son fils²⁶. Tenue pour le principal siège du culte d'Achille Pontarque, elle était localisée par la plupart des auteurs face au fleuve Tyras (act. Dniestr), où les modernes l'identifient avec l'îlot d'Ostrov Zmeinyj, mais une partie de la tradition, à laquelle manifestement Denys se rattache, la déplaçait face au Borysthène et l'assimilait ainsi à la « Course d'Achille »²⁷. Par delà Aratos, ce nouvel acrostiche constituait donc aussi pour Denys une référence voilée à l'*Illiade*, où la séquence fortuite ΛΕΥΚΗ apparaît précisément dans un passage relatif à Achille et aux honneurs rendus à Patrocle²⁸.

LE PROGRAMME DE DENYS

Les trois acrostiches se rencontrent dans la première partie du poème, consacrée à l'espace méditerranéen et aux deux continents qui l'enserrent par le nord et par le sud. Contrairement aux acrostiches de Leue (désormais acrostiches 1 et 3), celui de Counillon (acrostiche 2) ne délivre aucune information de nature biographique. Son message ne s'apprécie qu'au sein d'une tradition littéraire ; en cela, il est aussi sûr que les deux autres. L'imitation d'Aratos qu'il trahit n'est qu'une expression, parmi d'autres, d'une filiation poétique, que confirment par exemple de nombreux emprunts textuels aux *Phénomènes*²⁹. Je n'exclurais pas, du reste, que

25. P. COUNILLON, « Un autre acrostiche dans la *Périégèse* de Denys », *REG* 94, 1981, p. 514-522.

26. Arrien, *Pér.* 21.

27. Eur., *Iph. Taur.* 438 ; Strabon II, 5, 22 (C125) ; Mela II, 98 ; Pline, *NH* IV, 93 ; Arrien, *Pér.* 21 ; Paus. III, 19, 11.

28. Cf. P. COUNILLON, *art. cit.* n. 25, p. 520 et, à sa suite, M. KORENJAK, « ΛΕΥΚΗ : Was bedeutet das erste 'Akrostichon' ? », *RhM* 152, 2009, p. 392-396.

29. Ainsi aux v. 148, 162, 176, 181, etc. Sur les modèles littéraires de Denys, voir R. L. HUNTER, « The Periegesis of Dionysius and the traditions of Hellenistic poetry », *REA* 106, 2004, p. 217-232 (rééd. in *Id.*, *On Coming After. Studies in Post-Classical Greek Literature and its Reception*, II, Berlin-New York 2008, p. 718-734 ; cf. aussi *infra* n. 65) ; E. MAGNELLI, « Altre fonti e imitazioni del poema di Dionisio Periegeta », *SIFC* 4, 2006, p. 241-251 ; P. COUNILLON, « Denys le Périégète et ses sources », *GeogrAnt.* 22, 2013, p. 91-98 ; J. L. LIGHTFOOT, *op. cit. supra* n. 18, p. 27-45 et 511-536 (liste des échos littéraires et des *similia*). Sur le programme de Denys en relation avec ses sources géographiques, on consultera E. ILYUSHECHKINA, *Studien zu Dionysios von Alexandria*, Diss. Rijksuniversiteit Groningen 2010.

Denys ait conçu sa *Périégèse* comme le pendant terrestre de ces derniers, le tout ayant pu offrir une exposition totale du monde, œkoumène et ciel réunis. Il est en tout cas remarquable que les deux œuvres, qui ont une longueur similaire (respectivement 1154 et 1184 vers), aient été adaptées en latin par Avienus, ce qui laisse ouverte la possibilité que celui-ci les ait trouvées conjointement dans un même livre³⁰.

Par ailleurs, en conférant un certain relief à la mention d'Achille, l'acrostiche nouveau donne de la cohérence à l'invocation à Hermès dans l'acrostiche 3. De la même manière, en effet, qu'Achille est le héros de la course, Hermès est le dieu de l'espace dynamique. Les deux figures sont liées à des formes différentes et complémentaires du mouvement, l'une à la trajectoire rectiligne (celle de la carrière d'Achille par exemple), l'autre plutôt aux déplacements du voyageur. Ceux-ci sont déterminés par un itinéraire, tantôt droit, tantôt sinueux, et caractérisés par des franchissements de passages, d'obstacles et de croisements³¹. Telle est la nature d'Hermès dans l'*Hymne homérique* qui lui est adressé : il est le dieu qui « se glisse obliquement (δοχμωθείς) à travers » portes et serrures³². Or, parmi les faits de lexique les plus remarquables de la *Périégèse*, on peut relever la récurrence des adjectifs, des noms et des adverbes qui désignent le *mouvement droit* ou l'*alignement* par rapport ou par opposition au *déplacement oblique*. Ainsi, dès la première invocation aux Muses (v. 62-63), le mouvement donné à la description est présenté dans les termes suivants, qui ont valeur de programme :

Ἕμεῖς δ', ὦ Μοῦσαι, σκολιάς ἐνέποιτε κελεύθους,
ἀρξάμεναι στοιχηδὸν ἀφ' ἑσπέρου Ὠκεανοῖο.

« Mais vous, Muses, dites les chemins tortueux (de la terre habitée), | en procédant, selon l'alignement, depuis l'océan Occidental. »

Comme souvent dans le reste du texte, Denys recourt ici, sur deux hémistiches consécutifs, à une figure de style savante. Par une formule qui tient de l'oxymore, il semble désigner les deux modes d'analyse qu'il conjuguera intimement : la description chorographique, qui rend compte de la variété des pays et de la sinuosité des chemins qui les parcourent, qualifiés ici par l'adjectif σκολιός, et le souci d'une méthode inspirée par un ordonnancement linéaire, qui dégage, dans la masse des terres ou dans les étendues marines, des lignes rectrices, désignées ici par l'adverbe στοιχηδόν. L'emploi de ce dernier terme n'a rien de banal. Il désigne une séquence organisée selon un rang ou une τάξις, conformément à la signification de la racine

30. Par ailleurs, plusieurs manuscrits des XIII^e et XIV^e s. conservent en même temps Aratos et Denys. Il est possible qu'un archétype tardo-antique ou proto-byzantin ait offert les deux œuvres ensemble avec un appareil de scholies.

31. Cf. J.-P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, I, Paris 1965, p. 126-127. Eustathe déjà (*GGM* II, p. 210) comparait la marche de la périégèse à celle d'Hermès. Sur le regard *icarien* que jette Denys sur le monde, vu par lui d'en haut, cf. C. JACOB, *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris 1990, p. 26-27.

32. *Hymne hom. Hermès*, 145-146.

**steygh-*, sur laquelle le mot est formé³³. Le sens précis qu'il convient de lui prêter dans le contexte n'apparaît pas immédiatement, puisque la description en vers, c'est-à-dire en *stiques*, répond elle-même au principe d'un alignement³⁴. Au moins peut-on observer, dans un premier temps, que l'adverbe caractérise ici une progression menée d'ouest en est, à partir de la limite occidentale du monde habité et plus particulièrement depuis Gadeira³⁵. En tant qu'il se rapporte à une marche ordonnée selon un *rang* ou une *ligne*, il anticipe sur l'usage fréquent que la *Périégèse*, dans le corps même de la description, fait des mots ὀρθός³⁶ et ἰθύς³⁷ ou de leurs dérivés et sur l'emploi occasionnel de mots rares désignant une course droite (v. 120 ἰσόδρομος, à propos de courants marins) ou un alignement (v. 514 στίχα, à propos d'une succession d'îles). De son côté, σκολιός réapparaît cinq fois chargé d'un sens spatial³⁸ et, avec la même valeur, il alterne avec λοξός, utilisé huit fois en tout³⁹, ou, moins fréquemment, avec στρεπτός⁴⁰. Le fait que les mots désignant la rectitude ou, inversement, les directions déviantes font système dans le texte est confirmé à propos de la chaîne du Tauros, qui prolonge vers l'est le parallèle de Gadeira (v. 640) : pour son tracé général, elle est elle-même caractérisée par le superlatif ὀρθότατος, tandis que certains de ses segments régionaux sont désignés par λοξός.

Dès son ouverture, la *Périégèse* dessine par étapes le diagramme simplifié d'un œkoumène en forme de losange couché, fait de la réunion de deux triangles isocèles, soudés l'un à l'autre par la base. Dans cette représentation, qui rappellerait schématiquement une fronde (v. 7), selon une comparaison proposée déjà par Poséidonios d'Apamée⁴¹, le triangle de gauche est lui-même constitué de l'Europe et de la Libye, ainsi associées pour former la moitié des terres habitées (v. 271-278, 620-621). Ces deux continents et les îles qui les entourent occupent environ la première moitié du poème (jusqu'au v. 554), celui-ci offrant ainsi un certain équilibre dans le traitement des deux principales pièces de la figure cartographique. Le schématisme du tout s'appuie aussi, dans le détail de la description, sur un souci de géométriser les espaces régionaux, qui explique notamment la récurrence du terme σχῆμα, employé sept fois (v. 242, 269, 277, 620, 718, 887, 1128).

33. *Souda*, Σ 1242 Adler : στοιχηδόν· κατὰ τάξιν. Cf. Apoll. Rh. I, 1004 (à propos d'un rang de poutres de charpente) ; Léonidas de Tarente dans *Anth. Pal.* VI, 131, 2 (rangées d'armes prises à l'ennemi) ; Théophr., *H. plant.* I, 11, 4 (rangs de graines) ; III, 12, 7 (folioles disposées en rang le long de la tige) ; Aristote, *De gen. anim.* IV, 4, 770 a 26 (alignement d'œufs de serpent). Chez Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.* I, 64, 5, l'adverbe désigne la succession régulière, sur la ligne d'un cercle, d'arbres plantés autour d'un tertre.

34. Cf. *Souda*, Σ 1123 Adler : στίχος· τάξις ; cf. Σ 1115 Adler : στίξ, στιχός· ἢ τάξις (mot employé par Denys, v. 514).

35. Il annonce un autre terme formé sur la même racine, στίχα (v. 514), d'emploi moins fréquent encore.

36. V. 114, 167, 313, 341 (les quatre occurrences s'observent à l'initiale du vers) ; 641, 1090.

37. V. 235, 341, 549, 585, 651.

38. V. 474, 861, 868, 1072, 1185. Au v. 392, il désigne la forme du serpent.

39. V. 11, 59, 148, 237, 584, 640, 1131, 1138.

40. V. 122, 384, 878.

41. Comme le signalent Agathéméros, I, 2 (*GGM* II, p. 471) et Eustathe (*GGM* II, p. 217) = Poséid., fr. 200-201 Edelstein-Kidd.

La première partie s'articule elle-même en cinq sections, chacune introduite par un verbe déclaratif à la première personne (1, 2, 3, 4) ou une invocation aux Muses (1, 5) :

- (1) v. 1-57 : forme générale de la Terre habitée et tripartition des masses continentales ; séparation de la Libye et de l'Europe le long d'une *ligne oblique* (v. 11 *λοξὸν ἐπὶ γοαιμῆσιν*) de Gadeira (act. Cádiz) à l'embouchure du Nil ; présentation générale des mers ;
- (2) v. 58-169 : description de la Méditerranée depuis l'océan du Couchant (v. 63) et Gadeira, jusqu'au fond du golfe d'Issos (act. golfe d'Iskenderun), selon une progression *στοιχηδόν* ; la trajectoire suivie, essentiellement rectiligne, accuse sur la fin un mouvement de retour dans le sens antihoraire, le long des côtes méridionales de l'Asie mineure jusqu'aux îles Chélidonies et au cap de Patara (v. 58-129) ; description du couloir de la mer Égée et de son prolongement en Propontide et dans le Pont-Euxin (v. 130-169) ;
- (3) v. 170-269 : la Libye et ses peuples, depuis Gadeira jusqu'au Nil, et des Maurousiens aux Éthiopiens de Cerné ;
- (4) v. 270-447 : l'Europe, définie d'abord dans ses rapports géométriques avec la Libye et l'Asie (v. 270-280), puis décrite à partir de l'Ibérie par ses confins et ses peuples extérieurs, d'ouest en est, jusqu'au sud de l'Istros (v. 281-330) ; enfin dans ses pourtours intérieurs, de l'Ibérie de nouveau jusqu'à la Grèce (v. 331-447) ;
- (5) v. 447-554 : le monde des îles, en commençant par celles de la Méditerranée, à partir de Gadeira jusqu'à Hermonassa (act. presqu'île de Taman), au fond de la mer Noire.

On peut constater que, dans chacune des cinq sections, le mouvement s'amorce de la même manière, d'ouest en est, et que quatre d'entre elles s'ouvrent sur la mention explicite de Gadeira (v. 11, 65, 176, 451). Cette cité insulaire est aussi le point origine du parallèle de référence sur la carte alexandrine, de la même manière qu'Issos (v. 119) en est, dans l'espace méditerranéen, le terme oriental (avant que la chaîne du Tauros n'en prenne le relais à travers l'Asie). Or, dans la deuxième section, le poète suit en gros ce parallèle, sur lequel il signale aussi le détroit de Messine (v. 80 *Σικελίης ἐπὶ πορθμίδος*), qui en était un des repères principaux⁴². Il est donc permis de postuler que l'adverbe *στοιχηδόν*, par lequel Denys qualifie la marche de son exposition, se réfère entre autre à l'alignement que constituent ces différents points et qu'il faut lui prêter, en l'espèce, une signification cartographique, en accord avec le contexte programmatique des v. 62-63.

42. Cf. Strabon, II, 5, 8 (C115).

LA MER DE PHAROS ET LES ÎLES CHÉLIDONIES

C'est aussi dans la deuxième section qu'apparaît l'acrostiche 1 de Leue. Il se présente quand, au delà du cap Salmonis, pointe orientale de la Crète (v. 110-111, act. cap Sideros), Denys distingue deux secteurs maritimes, l'un appelé « mer de Pharos », qui s'arrêterait au mont Casion, au-dessus de la branche pélusiaque du Nil, l'autre appelé « mer de Sidon ». Il est nécessaire ici de reproduire l'intégralité du passage concerné⁴³.

ἐκ δ' ὀρέων Σικελῶν Κρήτης ἀναπέπταται οἶδμα
μακρὸν ἐπ' ἀντολίην Σαλμωνίδος ἄχρη καρήνου, 110
ἦν Κρήτης ἐνέπουσιν ἐώϊον ἔμμεναι ἄκρην.
Δοιαὶ δ' ἐξείης προτέρω φρίσσουσι θάλασσαι,
Ἴσμαρικοῦ πνοιῆσιν ἐλαυνόμεναι βορέας,
Ἵρθὸν φυσιόωντος, ἐπεὶ κατεναντία κείται·
Ναῦται δὲ πρώτην Φαρήν ἄλα κικλήσκουσιν, 115
Ἵστατον ἐς πρηῶνα τιταινομένην Κασίοιο·
Σιδονίην δ' ἐτέρην, ὅθι τείνεται ἐς μυχὰ γαίης
[Ἴσσοῦ ἄχρη πτόλιος, Κιλίκων χώραν παραμείβων]
Ἴσσικὸς ἐλκόμενος βορέην ἐπι πόντος ἀπείρων,
Οὐ μὲν πολλὸν ἀνευθεν ἰσόδρομος· ἄχρη γὰρ ἦδη 120
Ἵσπληγι δνοφερῇ Κιλίκων ἀποπαύεται αἴης·
Τῆμος ἐπὶ ζέφυρον στρεπτήν ἐπερεύεται ἄλμην.
Ἵς δὲ δράκων βλοσυρωπὸς ἐλίσσεται, ἀγκύλος ἔρπων,
Νωθής, τῷ δ' ὑπὸ πᾶσα βαρύνεται οὖρεος ἄκρη
Ἐρχομένων· τὼς κείνος ἐλίσσεται εἰν ἀλλὶ κόλπος, 125
Νήχτος, ἔνθα καὶ ἔνθα βαρυνόμενος προχοῆσιν.
Τοῦ μὲν ἐπὶ προχοῆς Παμφύλιοι ἀμφινέμονται,
Ἵσσον ἐπιπροβέβηκε Χελιδονίων ἐπὶ νήσων·
Σῆμα δ' ἔχει ζεφύρου Παταρηίδα τηλόθεν ἄκρην.
Φράζεο δ', ἐκ κείνου τετραμμένος αὐτὶς ἐπ' ἄρκτοις, 130
Αἰγαίου πόντοιο πλατὺν πόρον, ἔνθα τε κύμα
Ἵρησσόμενον νήσοισι περιβρέμεται Σποράδεσσιν·
Οὐ γὰρ τις κείνῳ ἐναλίγκια κύματ' ὀφέλλει,
Ἵψόθι μορμύρων, ἕτερος πόρος ἀμφιτρίτης·
οὖρον δ' ἐς Τένεδον τεκμαίρεται ἐσχατόωσαν, 135
Ἵμβρον ἔχων ἐτέρωθεν, ὅθεν στενὸς ἔρχεται αὐλών,
συρόμενος βορέηνδε Προποντίδος ἔνδοθι πάσης.

43. La découverte de Leue a aussi, accessoirement, confirmé l'excellence du manuscrit A (cf. *supra* n. 14), qui représente à lui seul une des deux branches de la tradition manuscrite de Denys. Ainsi, elle a permis d'établir que le vers 118, absent de A, était interpolé : de fait, il rompt l'enchaînement des lettres formant le premier acrostiche et il n'a été traduit ni par Avienus (vers 360) ni par Priscien (au début du VI^e s.). Cf. aussi *infra* n. 65. — Les traductions qui suivent les extraits sont personnelles.

« Depuis les monts de Sicile l'onde houleuse de Crète se déploie | loin vers le levant, jusqu'à la tête de Salmonis, | dont on dit qu'elle est la pointe orientale de la Crète. | Deux mers à la suite frémissent plus avant, | poussées par les bouffées du borée d'Ismaros, | qui souffle droit devant, car il est à l'opposé. | **115** Les marins appellent la première mer de Pharos, | qui s'étire jusqu'à l'ultime hauteur du Casion. | Celle de Sidon est la seconde, là où s'étend, jusque dans un repli de la terre, | la mer d'Issos infinie, qui, poussée vers le nord, | **120** ne garde pas loin devant le même cours droit. Car déjà à proximité | de la terre des Ciliciens, elle s'achève en un sombre ourlet. | Alors vers le zéphyr, elle vomit un flot en sens inverse. | Comme un serpent au regard terrible s'enroule, en traînant ses lacs, | lentement, et tandis qu'il avance tout le sommet de la montagne | **125** en est accablé, ainsi s'enroule ce golfe dans la mer, | accablé là et là sous la masse de ses flots d'eau. | En lisière de son flot demeurent les Pamphyliens, | aussi loin qu'il atteint les îles Chélidonies. | Il a pour jalon, loin du côté du zéphyr, la pointe de Patara. | **130** À partir de là, tourné à nouveau vers les Ourses, explique-moi | le large chemin de la mer Égée, là où la vague, | en se brisant, gronde autour des îles Sporades. | Car, des vagues semblables à celui-ci, aucun autre | chemin d'Amphitrite n'en roule en grondant d'aussi haut. | **135** Elle marque son terme à Ténédos, située aux confins, tenant de l'autre côté Imbros, d'où part un étroit défilé, entraîné vers le borée à l'intérieur de la Propontide entière. »

Michael Reeve a vu dans l'acrostiche une imitation de Nicandre⁴⁴ : celui-ci avait en effet associé sa signature à la description d'un serpent, appelé dipsade, à propos duquel il usait de deux adjectifs rares, dont on retrouve des variantes ici : βλοσυρόν (Nicandre, *Thér.* 336 ~ Dion. Per. 123 βλοσυρωπός) et νοθεῖ (Nic. 349 ~ Dion. Per. 124 νοθής). Constatant que le nom de Dionysios apparaît dans un des passages de la *Périégèse* les plus riches d'ornements littéraires, M. Reeve observe aussi que la comparaison des flots au mouvement d'un serpent s'y déroule sur plusieurs vers, ce qui la distingue nettement des autres comparaisons produites par le poète, pour la plupart limitées à un vers. Cette explication intéressante éclaire de façon décisive le recours à la métaphore du serpent chez Denys, mais elle ne rend pas compte de la présence de l'acrostiche à cet endroit précis, où l'image du serpent n'est véritablement appelée ni par la description de la mer ni par la toponymie du secteur. En d'autres termes, Denys pouvait associer sa signature et l'image d'un reptile ailleurs dans le texte, puisque aussi bien, dans celui-ci, les ornements littéraires sont la règle. Il faut plutôt examiner la marche même de la description pour comprendre le lien que l'acrostiche peut entretenir avec son contexte.

Si on en croit Denys, les secteurs de la « mer de Pharos » et de la « mer de Sidon » seraient déterminés par le régime des vents du nord (v. 113-114), lesquels soufflent droit (ὄρθόν) sur des flots qui leur opposent un front (κατεναντία)⁴⁵. Les deux appellations sont isolées dans la nomenclature marine de la Méditerranée orientale, pourtant riche. La seconde pourrait être une variante propre à Denys du *mare Phoenicium* mentionné par Pline à propos des eaux

44. M. D. REEVE, « A rejuvenated snake », *AAHung.* 37, 1996-97, p. 245-258 (sur Nicandre, *Thér.* 343-358).

45. Dans le résumé de météorologie qu'offre le chapitre 249 de Photios, on a une formule comparable à propos des vents étiésiens, qui naîtraient de la dissolution de l'humidité régnant dans les régions septentrionales et qui, d'après l'auteur anonyme, φέρονται γούν ἐπὶ τοὺς ἐναντίους τόπους τοὺς μεσημβρινοῦς (*Bibl.* 441 b 1-2).

qui baignent la côte syrophénicienne⁴⁶. On ne voit rien qui puisse justifier la première, sinon la volonté du périégète de mettre en relief l'évocation de Pharos et, de là, signaler l'acrostiche⁴⁷. Or, si Pharos désigne bien Alexandrie par métonymie, elle était aussi un repère majeur de la carte d'Ératosthène, qui faisait passer par elle le méridien origine. Les choses se passent comme si l'acrostiche, dans sa verticalité, survenait au moment où le poète, dans sa course d'ouest en est, atteint le méridien en question. Si on veut bien lui prêter un sens technique, la mention de Pharos, telle que l'amène l'acrostiche, pourrait aussi se comprendre dans sa tournure *sui generis* : plus singulière qu'il n'y paraît, en effet, la formule τῶν ἐντὸς Φάρου ne peut pas désigner une localité en particulier, mais plus largement « les terres en deçà de Pharos », sans qu'on puisse voir là dedans autre chose qu'une désignation de type cartographique, comparable à celles qu'on rencontre à propos d'autres repères spatiaux majeurs, par exemple l'Halys ou Gadeira⁴⁸.

Or l'acrostiche, à la suite du repli vers l'ouest exprimé par le mouvement du serpent, à partir du vers 123, s'étire jusqu'à la mention des îles Chélidonies, face au « cap de Patara », lequel correspond au *Chelidonium promunturium* signalé par Pline et à la Hiera Akra (act. Gelidonya Burnu) mentionnée par Strabon⁴⁹. Là aussi, on a affaire à un des repères fondamentaux des cartes antiques. Les Chélidonies (act. Beşadalar, anc. Gelidonya) ont en effet joué le rôle d'amers sur les routes de la Grèce vers le Levant⁵⁰, mais aussi, dans le sens nord-sud, dans les liaisons entre l'Égée et Alexandrie⁵¹. Elles étaient réputées garder l'entrée de l'Égée pour qui venait d'Orient⁵², de la même manière que les roches Cyanées, au débouché septentrional du Bosphore, marquaient l'entrée des routes vers le bassin égéen pour qui venait du nord-est⁵³. Cette qualité a valu aux deux groupes d'îles d'être nommés conjointement dans la Paix de Callias, en 449/8, comme les points extrêmes de la ligne de démarcation des domaines perse

46. Pline, *NH* V 67 ; 97 ; 128.

47. Leuë déjà avait relevé la nécessaire relation de l'acrostiche avec la mention de Pharos.

48. Sur le sens cartographique de la formule ἐντὸς Ἄλυσος, voir Isocr. *Aréopag.* 80 ; *Panég.* 144 ; *Panath.* 59 ; Hdt. I, 6, 2 ; 28 ; V, 102 ; Thuc. I, 16, 1 ; Diod. Sic. XVII, 39, 1 ; 54, 1 ; Arrien, *Anab.* II, 4, 2. Voir aussi F. PRONTERA, « Dall'Halys al Tauro. Descrizione e rappresentazione nell'Asia Minore di Strabone » dans A. M. BIRASCHI, G. SALMIERI, *Strabone e l'Asia Minore*, Naples 2000, p. 93-112 (rééd. in *Id.*, *Geografia e storia antica*, Florence 2011, p. 45-58). — À propos de Gadeira : Diod. Sic. IV, 56, 5 = Timée, in *FGrHist* 566 F 85 : τὴν ἐντὸς Γαδείρων ἡπειρῶν.

49. Pline, *NH* V, 97 ; Strabon, XIV, 3, 8 (C666). Cf. *Barrington Atlas*, 65 D 5 et *Map-by-Map Directory*, éd. R. J. A. TALBERT, II, Princeton-Oxford 2000, p. 998.

50. Voir le récit du voyage du navire Isis, déporté par une tempête des parages de Sidon vers les îles Chélidonies, chez Lucien, *Navig.* 7-8. Cf. L. CASSON, « The Isis and Her Voyage », *TAPhA* 81, 1950, p. 43-56. Dans les extraits de Denys produits ici, je retiens l'accentuation Χελιδονιαί (v. 128 et 510), garantie par le manuscrit A.

51. D'où le calcul d'un *diarma* de 4000 stades entre les Chélidonies et Canobos chez Strabon, XIV, 3, 8 (C666) ; cf. *infra* n. 57 ; P. ARNAUD, *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris 2005, p. 216.

52. [Lucien], *Amours*, 7 : les Chélidonies, « limites heureuses de l'ancienne Grèce ».

53. Chez Denys, les Cyanées sont aussi mentionnées à ce titre, dans les vers qui suivent directement l'acrostiche (v. 144-149).

et athénien⁵⁴. Plus tard, Apollodore d'Athènes se servira de la même ligne Chélidonies-bouche du Pont pour définir sur son côté occidental la figure géométrique dans laquelle il voudra enfermer l'Asie mineure, comme si ce tracé correspondait, dans son schéma, au front égéen de la péninsule⁵⁵. Précisément, la ligne en question correspond à un itinéraire maritime éprouvé (πρηκτὰ κέλευθα) dans un fragment d'Apollonios de Rhodes, qui évoque les routes menant de la « roche Chélidonienne » aux Plégades de l'Euxin, autre nom des Cyanées dans les *Argonautiques*⁵⁶.

Pour les cartographes, les Chélidonies avaient en réalité une signification double, aussi bien en longitude qu'en latitude. Selon Strabon et Ptolémée, elles étaient d'abord localisées à la verticale de la bouche canopique du Nil, à brève distance à l'est de Pharos⁵⁷. Elles constituaient aussi le point de départ de l'alignement du Tauros vers l'est et se font à ce titre qualifier par Strabon d'ἐπιφανές τι σημεῖον, « repère » ou « amer remarquable »⁵⁸. Dans cette dernière fonction, elles étaient associées au promontoire qui leur fait face (appelé ici par métonymie « cap de Patara ») et auquel le périple dit de Scylax étend d'ailleurs leur nom⁵⁹. Or le statut de ce promontoire est expressément défini, dans la *Périégèse*, par le terme σῆμα (v. 129), lequel a en géométrie un sens technique, bien identifié par Eustathe, équivalant à celui de σημεῖον ou de πέρασ γραμμῆς⁶⁰. Après la métaphore reptilienne des vers 123-126 et le mouvement en boucle qu'elle appuie, la mention des Chélidonies et de Patara fait donc se réaligner la description sur le parallèle fondamental.

54. Cf. Plut., *Cimon*, 13, 4 (= Callisthène, *FGrHist* 124 F 16) : ἐνδὸν δὲ Κυανέων καὶ Χελιδονίων ; Dém., XIX (*Fausse ambass.*), 273 : ἐντὸς δὲ Χελιδονίων καὶ Κυανέων ; Aristodèmos, *FGrHist* 104 F 1, 13. Sur la Paix de Callias et les limites assignées aux Perses, voir E. WILL, *Le monde grec et l'Orient*, I. *Le V^e siècle (510-403)*, 4^e éd., Paris 1991, p. 164-165.

55. Apollod. Ath., in *FGrHist* 244 F 170, chez Strabon XIV, 5, 22 (C677). Chez Apollodore, le côté sud de la figure est formé par la ligne Issos-Chélidonies. Sur ces questions, voir F. PRONTERA, « L'Asia Minore nella carta di Strabone », *GeogrAnt.* 14-15, 2005-2006, p. 89-106 (rééd. in ID., *Geografia e storia...*, op. cit. supra n. 48, p. 197-214).

56. Apoll. Rh., fr. 5, 3-4 Powell (*Collectanea Alexandrina*, Oxford 1925, p. 5 ; extrait de la *Fondation de Caunos*) : νησοὶ δὲ πρηκτὰ κέλευθα Χελιδονίης ἀπὸ πέτρης Πληγάδας ἀξείνους. Sur le nom des Plégades (concurrent de celui de Cyanées), cf. Apoll. Rh., *Argon.* II, 596 et 645.

57. Strabon XIV, 3, 8 (C666), dans les mots qui précèdent directement la mention de la Hiera Akra : δοκοῦσι δὲ αἱ Χελιδονίαι κατὰ Κάνωβόν πως πίπτειν ; Ptol., *Géogr.* I, 15, 4 (qui cite Marinos de Tyr) : ἀντικεῖσθαί φησι Χελιδονίας μὲν Κανώβω πηλ. Cf. aussi Strabon, II, 1, 39 (C91) et la note de G. AUJAC, éd. de *Strabon. Livre II*, Paris 1969, p. 140, n. 5. Selon Strabon, XVII, 1, 6 (C791), il y avait 150 stades de Canope à Pharos.

58. Strabon, II, 1, 39 (C91) et XI, 12, 2 (C520) ; Pline, *NH* V, 97.

59. [Scylax] 100 : εἶτα Χελιδονίαι ἀκρωτήριον καὶ νῆσοι δύο.

60. Eust. in *Dion. Per.* 129 (*GGM* II, p. 239, 16-19).

LA COURSE D'ACHILLE ET LE BORYSTHÈNE

Les derniers vers de l'acrostiche 1 introduisent un changement de direction à angle droit vers le nord (v. 130) et font emprunter le « large chemin de l'Égée » (v. 131)⁶¹, qui mène jusqu'à l'entrée de la Propontide (v. 137) et de là jusqu'à la bouche du Pont-Euxin (v. 140) et aux îles Cyanées. La mention de celles-ci (v. 144-145) donne lieu à un long développement à composante cartographique, où le tracé que les côtes occidentales de l'Euxin formeraient avec la ligne cap Carambis-détroit Cimmérien est comparé à un arc scythe, selon une image dont la fortune a été durable⁶².

Comme on l'a vu, c'est dans la description de l'espace pontique (section 4) qu'apparaît l'acrostiche 2. Il est suscité par l'évocation de la Course (*Dromos*) d'Achille, quand Denys passe en revue les peuples situés au nord de l'Istros, qu'il énumère d'ouest en est, depuis les Germains jusqu'aux Taures, puis de ceux-ci jusqu'au lac Méotide.

Τοῦ μὲν πρὸς βορρῆν τετανυσμένα φύλα νέμονται
πολλὰ μάλ' ἐξείης Μαιώτιδος ἐς στόμα λίμνης,
Γερμανοὶ Σαμάται τε Γέται θ' ἅμα Βαστάρωναι τε,
Δακῶν τ' ἄσπετος αἶα καὶ ἀλκήεντες ἼΑλανοί, 305
Ταῦροί θ', οἷ ναίουσιν ἸΑχιλλῆος δρόμον αἰπύν,
ΣΤΕΙΝΟΝ ὁμοῦ δολιχόν τε, καὶ αὐτῆς ἐς στόμα λίμνης.
Τῶν δ' ὕπερ ἐκτέταται πολυῖππων φύλον ἸΑγαυῶν.
Ἔνθα Μελάγγλαινοὶ τε καὶ ἀνέρες Ἰππημολγοί,
Νευροὶ θ' Ἰππόποδες τε Γελωνοὶ τ' ἠδ' ἸΑγάθυρσοι· 310
ἸΑχι Βορυσθένης ποταμοῦ τετανυσμένον ὕδωρ
μίσγεται Εὐξείνῳ Κριοῦ προπάροιθε μετώπου,
ὀρθὸν ἐπὶ γραμμῇ κατεναντία Κυανεῶν.

« Vers le nord (*scil.* par rapport à l'Istros) demeurent disséminées des tribus | en grand nombre, qui se succèdent jusqu'à la bouche du Marais Méotide. | Ce sont les Germains, les Samates, les Gètes, ainsi que les Bastarnes, | **305** puis la terre immense des Daces et les vigoureux Alains, | et les Taures, qui habitent l'abrupte Course d'Achille, | étroite et longue à la fois, et jusqu'à la bouche du Marais lui-même. | Au-dessus d'eux s'étire la tribu des Agauoi aux milliers de cavales. | Là sont les Mélanchlainoi et les guerriers Hippémolgoi, | **310** les Neuroi, les Hippopodes et les Gélonoi, ainsi que les Agathyrsoi. | Là, le flot ample du fleuve Borysthène | se mêle à l'Euxin, devant le Front du Bélier, | en droite ligne à l'opposé des Cyanées. »

L'acrostiche s'étire de la mention du *Dromos*, situé au pays des Taures, à celle du Borysthène, qui lui fait face. Or, l'embouchure de ce fleuve est elle-même, dans la proposition ouverte par la dernière lettre de l'acrostiche, située dans un rapport de verticalité (v. 313

61. Même façon de présenter l'Égée à partir des Chélidonies dans l'*Hypotyposis geographiae* anonyme (50 Müller, *GGM* II, p. 508, 35-36), datable d'entre le VI^e et le IX^e s., dont la source, en ce passage, semble bien être Denys.

62. Dion. Per. 150-162. L'image est attestée pour la première fois chez Strabon, II, 5, 22 (C125).

ὄρθον ἐπὶ γραμμῇ κατεναντία) avec les îles Cyanées. Et de fait, la ligne (ou *grammè*) Borysthène-Cyanées/Bosphore était, dans la carte d'Ératosthène, le segment supérieur du méridien d'Alexandrie⁶³. On peut donc constater qu'ici encore, comme dans la section 2, l'endroit où commence l'acrostiche correspond à un moment où Denys, dans sa marche d'ouest en est, traverse le méridien en question. On observera enfin que la situation du Borysthène face aux Cyanées, au v. 313, est décrite en des termes techniques (ὄρθον ... κατεναντία), qui sont un écho exact au v. 114, dans l'acrostiche 1, où ils occupent la même *sedes* (ὄρθον φυσιώωντος ἐπεὶ κατεναντία κείται).

LE PROFOND CHEMIN DE L'ÉGÉE

L'acrostiche 3 figure dans le catalogue qui, au milieu de la *Périégèse*, entre la description générale de l'Europe et celle de l'Asie, égrène la liste des îles de la Méditerranée orientale (section 5 ci-dessus). Ce catalogue a pour caractéristique d'être un des plus désordonnés du texte et le désordre qui le marque répond sans doute à un choix délibéré du poète⁶⁴. Il s'achève aussi sur des images savantes, qui contribuent à en brouiller la logique topographique⁶⁵. Les vers qui l'introduisent offrent deux difficultés d'ordre topographique, qui n'ont pas échappé aux commentateurs tardo-antiques et médiévaux. Je les produis ici dans l'ordre où C. Müller, en suivant l'autorité du manuscrit B, les a édités⁶⁶.

Ἄντα δὲ πέζης	
Αἰγυπτίας Ῥόδος ἐστίν, Ἰηλυσίων πέδον ἀνδρῶν.	505
Πρόσθε δὲ Σουνιάδος κορυφῆς, ἐφύπερθεν Ἀβάντων,	
φαίνονται Σαλαμῖς τε καὶ Αἰγίνης πολίεθρον.	
Κύπρος δ' εἰς αὐγὰς Παμφυλίου ἔνδοθι κόλπου	
κλύζειτ', ἐπήρατος αἶα Διωναίης Ἀφροδίτης·	
Τὴν δὲ μετ' ἀντολίηνδε Χελιδονίαι γεγάασι	510
τρεις νῆσοι μεγάλης Παταρηίδος ἔνδοθεν ἄκρης·	
ἄγχι δὲ Φοινίκης Ἄραδος μεγάλῳ ἐνὶ κόλπῳ.	
Θηητὸς δὲ τίς ἐστι βαθὺς πόρος Αἰγαίοιο	

63. Cf. Strabon, II, 4, 6 (C107) et 5, 7 (C114). Sur le repérage de cette ligne et sa fonction dans la carte alexandrine, voir K. GEUS, *Eratosthenes von Kyrene. Studien zur hellenistischen Kultur- und Wissenschaftsgeschichte*, Munich 2002, p. 273-275.

64. Dans ces conditions, il est vain de chercher à corriger çà et là le texte, comme certains l'ont tenté, pour réintroduire un peu de cohérence dans la succession des toponymes. Ainsi, Caunos (act. Dalian, ville de la côte carienne), au v. 533, ne peut être tenue pour une île et n'a pas sa place, *a priori*, à côté de Samos et de Chios. Comme Müller et I. Tsavari, j'hésiterais à adopter Κῶος, leçon de certains copistes savants des XIII^e et XIV^e s., retenue par quelques modernes, dont J. L. Lightfoot ; l'allusion est probable à la Κτίσις Καύνου d'Apollonios, qui évoque les routes de l'Égée depuis les Chélidonies jusqu'aux Cyanées ; cf. *supra* n. 56.

65. Les v. 525-532 ont été étudiés dans leur modèle par R. HUNTER, « Aspects of technique and style in the *Periegesis* of Dionysius » dans *Des Géants à Dionysos. Mélanges Francis Vian*, Alessandria 2003, p. 343-356 (p. 346-347), rééd. in *Id.*, *On Coming After*, II, *op. cit.* n. 29, p. 700-717 (p. 703-704).

66. Au v. 520, la présence de l'acrostiche semble imposer l'hémistiche ἦτοι δ' Εὐρώπης μὲν que produit A (cf. *supra* n. 43), par rapport à celui que donnent le reste des manuscrits Εὐρώπης δ' ἦτοι μὲν.

Ἐντὸς ἔχων ἐκάτερθεν ἀπειρεσίων στίχα νήσων,
 Ὅσσον ἐπὶ στενωπὸν ὕδωρ Ἀθαμαντίδος Ἑλλης, 515
 Σηστὸς ὄπη καὶ Ἄβυδος ἐναντίον ὄρμον ἔθεντο.
 Εὐρώπης δ' αἰ μὲν λαιῆς ὑπὸ νεύματι χειρὸς
 Ῥώνθ' ἐξείης, Ἀσίης δ' ἐπὶ δεξιὰ κείνται,
 Μῆκος ἐπ' ἀρκτώοιο τιταινόμεναι βορέαο.
 Ἦτοι δ' Εὐρώπης μὲν Ἀβαντιάς ἔπλετο Μάκρις, 520
 Σκῦρός τ' ἠνεμόεσσα καὶ αἰπεινὴ Πεπάρηθος·
 Ἐνθεν καὶ Λήμνος, κραναὸν πέδον Ἡφαίστοιο,
 Πέπταται, ὠγυγίη τε Θάσος, Δημήτερος ἀκτὴ,
 Ἴμβρος, Θρηϊκίη τε Σάμος, Κυρβάντιον ἄστνυ.
 Αἰ δ' Ἀσίης πρώτην αἴσαν λάχον, ἀμφὶς εὐούσαι 525
 Δῆλον ἐκυκλώσαντο, καὶ οὐνομα Κυκλάδες εἰσί·
 Ῥύσια δ' Ἀπόλλωνι χοροὺς ἀνάγουσιν ἅπασαι,
 Ἴσταμένου γλυκεροῦ νέον εἶαρος, εὐτ' ἐν ὄρεσσιν
 Ἀνθρώπων ἀπάνευθε κύει λιγύφωνος ἀηδῶν.
 Νῆσοι δ' ἐξείης Σποράδες περὶ παμφαίνουσιν, 530
 Οἶον ὅτ' ἀνεφέλοιο δι' ἠέρος εἶδεται ἄστρα,
 Ὑγρὰ νέφη κραιπνοῖο βηισαμένου βορέαο.
 Ταῖς δ' ἐπὶ νῆσοι ἔασιν Ἰωνίδες· ἔνθα δὲ Καῦνος
 καὶ Σάμος ἱμερόεσσα, Πελασιγίδος ἔδρανον Ἥρης,
 καὶ Χίος ἠλιβάτοιο Πελινναίου ὑπὸ πέζαν. 535
 Κεῖθεν δ' Αἰολίδων ἀναφαίνεται οὖρεα νήσων,
 Λέσβου τ' εὐρυχόροιο καὶ ἱμερτῆς Τενέδοιο.
 Κεῖθι Μέλας καὶ κόλπος ἐφ' Ἑλλήσποντον ἴησιν
 ἀφρὸν ἐρευγόμενος· βορέη δ' ἐπὶ πολλὸν ἰόντι
 πέπταται ἔνθα καὶ ἔνθα Προποντίδος οἶδμα θαλάσσης. 540
 Ἔστι δὲ τις καὶ σκαιὸν ὑπὲρ πόρον Εὐξεινιοῖο
 ἄντα Βορυσθένεος μεγαλώνυμος εἰν ἀλὶ νήσος
 ἠρώων· Λευκὴν μιν ἐπωνυμίην καλέουσιν.

« Face au sol l de l'Égypte, il y a Rhodes, séjour des héros d'Ialysos. l Devant la pointe de Sounion, au delà des Abantes, l apparaissent Salamine et la place d'Égine. l Chypre, vers les rayons du soleil, à l'intérieur du golfe de Pamphylie, l est battue par les flots, terre aimable d'Aphrodite Dionée. l 510 Ensuite, vers le levant, se trouvent les Chélidonies, l trois îles en deçà du grand cap de Patara. l Près de la Phénicie, Arados dans le vaste golfe. l Il faut admirer le profond chemin de l'Égée, l qui tient en lui, de part et d'autre, un alignement d'îles innombrables, l 515 aussi loin que l'onde du détroit d'Hellé, la fille d'Athamas, l là où Sestos et Abydos établirent leur mouillage face à face. l Celles d'Europe, à main gauche, l se pressent à la suite, celles d'Asie sont posées sur la droite, l s'étirant en longueur vers le borée des Ourses. l 520 En Europe donc se présentent Macris des Abantes, l et Scyros battue des vents et Péparéthos l'escarpée. l De là on a aussi Lemnos, sol rocaillieux d'Héphaistos, l qui s'étale à la vue, ainsi que l'antique Thasos, falaise de Déméter, l et Imbros et la Thrace Samos (i.e. Samothrace), ville des Corybantes. l 525 Mais en Asie celles qui ont reçu en lot le premier rang, autour l de Délos font la ronde, et leur nom est Cyclades. l Toutes elles

mènent des chœurs en offrande à Apollon, | quand se lève à peine le doux printemps, tandis que dans les montagnes, | à l'écart des hommes, le rossignol au chant clair a ses couvées. | **530** À la suite les îles Sporades resplendissent alentour, | comme on voit des étoiles dans un air sans nuage, | quand le borée impétueux est venu à bout des nuées humides. | Après elles sont les îles d'Ionie ; c'est là qu'est Caunos, | ainsi que Samos l'aimable, demeure d'Héra la Pélasgienne, | **535** et Chios au piémont du Pélinnaion altier. | De là on découvre les monts des îles d'Éolide, | de Lesbos au pays large et de l'aimable Ténédos. | Là, est aussi le golfe Noir, qui s'avance vers l'Hellespont | en vomissant son écume. Et quand on va plus loin vers le borée, | **540** s'épanche, là et là, la houle de la mer Propontide. | Il y a aussi, à gauche au delà du chemin de l'Euxin, | face au Borysthène, en pleine mer, l'île renommée | des Héros, à laquelle on donne le nom de Leukè. »

La mention de Salamine et d'Égine après Rhodes paraît *a priori* extravagante. D'un autre côté, on pourrait s'attendre à trouver dans un même mouvement les noms de Rhodes, des Chélidonies et de Chypre ; or, cette dernière île se voit situer à l'ouest du petit archipel lycien. Pour corriger cette erreur manifeste et tempérer la confusion de l'itinéraire, des scholiastes anciens⁶⁷ ont cherché à remodeler le passage en proposant notamment de déplacer les vers 510-511 après le v. 505, et de reculer les vers 506-507 après le v. 512, selon un ordre qu'on trouve de fait dans plusieurs manuscrits et qu'une partie des éditeurs modernes ont adopté⁶⁸. Mais, à moins de supposer une lacune sévère dans le texte, on ne voit pas en quoi le rejet de Sounion, de Salamine et d'Égine après la mention d'Arados de Phénicie améliore vraiment la logique de l'itinéraire. Un poète n'étant pas infaillible par essence, on se contentera provisoirement d'admettre au v. 510 une possible erreur de Denys sur l'indication de direction ἀντολίηνδε⁶⁹ et de constater que l'ordre de succession des toponymes dans le reste du passage, tout échevelé qu'il paraît être, n'a pas convaincu Avienus et Priscien de le modifier⁷⁰.

Quel que soit l'ordre dans lequel on les lise, les vers 506-512 font traverser l'espace de l'Égée et franchir une nouvelle fois, en son milieu, le méridien de Pharos et du *Dromos* d'Achille. C'est alors que se présente effectivement l'acrostiche 3. Ses premières lettres

67. Dont celui du *Parisinus gr.* 2771 (*GGM* II, p. 450, col. II, 9-12) : ἐνταῦθα ψεύδεται· τῆς γὰρ Κύπρου οὐδεμία νῆσος ἀνατολικωτέρα κείται· δεῖ οὖν ὡς ὑπεδείξαμεν ἀναστρέφειν τοὺς στίχους πρὸς τὸ σημαϊνόμενον.

68. C'est l'ordre produit par le *Parisinus suppl. gr.* 388 (A). Il est en général adopté depuis l'édition d'I. Tsavari (ainsi chez K. Brodersen, E. Amato et J. L. Lightfoot, *op. cit. supra* n. 18). La récurrence de l'ordre produit B chez Avienus et chez Priscien (cf. *infra* n. 70) signe l'antiquité de l'erreur. Dans sa traduction de Denys, C. JACOB (*La Description de la terre habitée...*, *op. cit. supra* n. 31) retient également la même succession, malgré la topographie tourmentée qu'elle implique. L'ordre retenu par A n'est qu'une des onze variantes offertes par la tradition manuscrite ; voir à ce propos les remarques d'A. A. RASCHIERI, *Dionigi d'Alessandria, il Periegeta. Guida delle terre abitate*, Alessandria 2004, p. 90-91.

69. Le terme connaît plusieurs occurrences dans la *Périégèse*, où il est aussi hapax : v. 260 et 739 (même *sedes*) ; 931 (fin de vers). Il connaît ensuite une nouvelle faveur à Byzance.

70. Avienus, 677-689 ; Priscien, 531-540, qui a choisi de ne pas situer les Chélidonies dans un rapport cartographique à Chypre (v. 535-538) : *Sed ortus | cernentem Cyprum pontus Pamphylius ambit. | Post haec sunt terrae citra Patareida summam, | fama Chelidonias celebrat quas nomine terras.*

célèbrent le dieu Hermès ; elles marquent un groupe de vers qui offrent à l'observation, moyennant un signal dans le lexique (v. 513 θηητός), le « chemin » (πόρος) de l'Égée et les alignements (v. 514 στίχα) d'îles que celui-ci laisse sur sa gauche et sur sa droite, les îles du rang droit s'étirant dans le sens de la longueur (v. 519 μήκος) en direction du nord. Les termes mêmes qu'a retenus Denys dans ces vers invitent à une *visualisation* de l'espace égéen selon un diagramme de type cartographique, la mention conjointe de στίχα et de μήκος renvoyant au tracé d'un axe méridien. Dans la description méthodique que donne Strabon du méridien d'Alexandrie au Borysthène, c'est bien le *parapλους* des côtes de Carie et d'Ionie jusqu'à la Troade qui constitue effectivement le tronçon médian, comme si l'Asie mineure était laissée tout entière sur la droite de cette ligne⁷¹.

L'acrostiche 3 de Denys est enchâssé entre la mention des Chélidonies et du cap de Patara, d'un côté, celle du Borysthène et de Leukè, de l'autre. Le premier couple de ces toponymes était déjà lié à l'acrostiche 1, tandis que le second l'était à l'acrostiche 2 ; les choses se passent donc comme si Denys avait ainsi créé, par des rappels de toponymes, une concaténation entre les trois passages où figurent les acrostiches. Or, les trois passages ont en commun d'avoir une nette teneur cartographique et, plus précisément, de nommer des points de repère qui structurent en latitude les secteurs de la Méditerranée orientale et du Pont-Euxin dans la carte alexandrine. Plus précisément encore, il y a entre eux une évidente complémentarité : le premier fait aller de Pharos à la hauteur des îles Chélidonies, le deuxième de la Course d'Achille et du Borysthène aux îles Cyanées, le troisième des Chélidonies jusqu'au Pont-Euxin, en suivant le « profond chemin de l'Égée ». Un constat s'impose : chacun d'eux dessine à sa manière un segment sur la ligne méridienne que trace Strabon en son livre II, à la suite d'Ératosthène et d'Hipparque, en décomposant celle-ci en διαστήματα γνώριμα καὶ πλεόμενα, « en distances reconnues et navigables », c'est-à-dire selon des données livrées par les itinéraires des marins⁷². Je propose de comprendre que Denys, qui a adopté le même point de vue nautique dans l'organisation de sa carte mentale, aura lui aussi suivi cette ligne méridienne et que, par la succession verticale des mots qui les forment, les acrostiches matérialisent dans son texte les trois segments « méditerranéens » de cette ligne⁷³.

71. Cf. Strabon, II, 5, 7 (C114) et le commentaire de G. ΑΥΙΑC, éd. de *Strabon. Livre II*, Paris 1969, p. 159. Chez Apollodore d'Athènes (*supra* n. 55), ce tronçon détermine aussi le côté ouest de son diagramme de l'Asie mineure.

72. Strabon, *ibid.*

73. D'autres passages de la *Périégèse* peuvent renvoyer à la consultation d'une carte, comme l'admet C. ЯΑCΟΒ, *La Description de la terre habitée...*, *op. cit. supra* n. 31, p. 120 (n. 22) et 122 (n. 52) ; ainsi les v. 53 (alignement de la mer Caspienne et du golfe Persique) et 183 (la Libye, mouchetée de taches colorées).

Chez Denys, le jeu littéraire était sans doute complexe, mais son siècle ne dédaignait pas les artifices savants⁷⁴. D'autre part, sa *Périégèse* n'était pas conçue non plus comme une exposition univoque du monde. Elle s'assignait l'ambition d'en faire apparaître l'unité (v. 7) et la bigarrure (v. 183), l'ordre et les détours (v. 62-63). Le succès qu'elle a rencontré au cours des siècles ne tenait pas vraiment à son caractère informatif ; il faut bien dire, d'ailleurs, qu'elle présente à ce titre un intérêt médiocre. Sous la forme d'une *ekphrasis* travaillée à l'extrême, où la terre était vue à la fois comme une matière digne de science et comme un objet d'art à décrire, voire un *thauma* (v. 65), elle s'entendait au contraire à délivrer une géographie elliptique et souvent codée, qu'une exégèse scolaire devait ensuite éclairer et développer. Elle condense en effet un savoir mis en système à Alexandrie, recueilli ensuite par Strabon, mais dont les principes et les linéaments ne sont jamais présentés en elle de façon explicite et qu'il faut quelquefois rechercher au travers d'une terminologie allusive ou sous les figures de style les plus raffinées. Pas davantage que les œuvres d'Aratos et de Nicandre, elle ne pouvait finalement, dans l'intention de son auteur, se passer d'explication. Les commentateurs de l'Antiquité tardive et de Byzance l'ont tenue pour telle, mais leurs travaux copieux l'ont aussi consacrée comme manuel d'enseignement et, ce faisant, lui ont donné, dans les études géographiques, une place qu'elle n'avait pas, au départ, vocation à occuper.

74. Dans notre corpus, il y aurait peut-être un cas à rapprocher de celui-ci pour sa façon d'allier la doctrine la plus sûre à la construction littéraire la plus sophistiquée : les douze sénaires iambiques de l'*Ars Eudoxi* forment un acrostiche, Εὐδόξου τέχνη, qui vise à figurer le cours de l'année solaire égyptienne de 365 jours, résultat de l'addition du nombre de lettres dont chaque vers est fait ([11 x 30] + [1 x 35]). Cf. F. BLASS, « Eudoxi Ars astronomica qualis in charta Aegyptiaca superest : Praefatio », *Kieler Universitätsprogramm*, Sommersemester 1887 ; rééd. in *ZPE* 115, 1997, p. 79-101. — Je remercie Victor Gysembergh d'avoir attiré mon attention sur ce parallèle savant.

SOMMAIRE

ARTICLES :

Aurélie CARRARA, <i>Tax and Trade in Ancient Greece : About the Ellimention and the Harbor Duties</i>	441
Gabrièle LARGUINAT-TURBATTE, <i>Les premiers temps d'Arsinoeia-Éphèse : étude d'une composition urbaine royale (début du II^e s.)</i>	465
Aude COHEN-SKALLI, <i>Portrait d'un historien à son écritoire : méthode historique et technique du livre chez Diodore de Sicile</i>	493
Didier MARCOTTE, <i>Les acrostiches de Denys à la lumière de la structure de sa Périégèse. Pour une lecture cartographique</i>	515
Fuensanta GARRIDO DOMENÉ, <i>La división de los intervalos según Gaudencio el Filósofo</i>	535
Bénédicte BERBESSOU BROUSTET, <i>Le titre et l'incipit de l'ouvrage historique de Xiphilin</i>	547
Henri ETCHETO, <i>Un « panthéon » rhétorique de la novitas : les hommes nouveaux de Cicéron</i>	561
Pascal MONTLAHUC, <i>Qui a tué Sextus Pompée ? Enquête sur les interprétations politiques d'un assassinat à l'époque triumvirale</i>	577

CHRONIQUE

Bernard RÉMY <i>et al.</i> , <i>Chronique gallo-romaine</i>	599
---	-----

LECTURES CRITIQUES

Brigitte LE GUEN, <i>Mettre en scène les spectacles théâtraux en grèce et à Rome</i>	713
Tiphaine HAZIZA, <i>Hérodote et l'Égypte : quelques réflexions à propos d'un ouvrage récent</i>	727
Pierre FROHLICH, <i>L'épigraphie des cités grecques aux époques hellénistique et impériale et le concept de « cité post-classique »</i>	745
Frédéric HURLET, <i>Le déclassement social sous le Haut-Empire romain : perdre son statut de Sénateur</i>	761
COMPTES RENDUS	769
NOTES DE LECTURE	841
Généralités	841
Littérature / Philologie grecque et latine	845
Archéologie grecque et latine	859
Histoire ancienne	873
Histoire grecque et romaine.....	873
Liste des ouvrages reçus	911
Table alphabétique par noms d'auteurs.....	917
Table des auteurs d'ouvrages recensés.....	925